

Des éducateurs sportifs formés au paraspot : «Au début, je donnais trop d'informations et je me rendais compte que rien n'avait été compris»

Depuis 2022, près de 2 500 associations ont participé au programme «Club inclusif». «Libé» a suivi à Strasbourg une éducatrice sportive formée lors d'une séance de handball avec des ados atteints d'une déficience intellectuelle.



Au gymnase Gutenberg à Strasbourg, 18 novembre, des ados de l'institut médico-éducatif Roethig suivent une séance de handball. (Pascal Bastien/Libération)

«*Trottiner, c'est comment ? Qui me montre ?*» Dans le sud-ouest de Strasbourg, les chaussures claquent sur le revêtement bleu du gymnase Gutenberg en cette matinée de novembre. Comme tous les mardis, une dizaine d'adolescents âgés de 11 à 15 ans de l'institut médico-éducatif (IME) voisin de Roethig, tous présentant une déficience intellectuelle plus ou moins sévère, s'échauffent avant leur séance hebdomadaire de handball. Rapidement, les ballons fusent, les sourires aussi. Après quelques passages sur des circuits de motricité, deux équipes se forment. Chez les jaunes comme chez les rouges, les règles élémentaires du sport sont maîtrisées : à quelques écarts près, personne ne court sans dribbler, ne met les pieds hors du terrain ou dans la zone de but et le ballon circule. «*Tirer dans le bon but, ne pas courir avec le ballon, faire des passes... Ça ne paraît pas comme ça, mais on a mis du temps pour en arriver là. Au début, ça ne ressemblait à rien*», raconte dans un sourire Camille Weislinger, qui anime la séance.

Depuis un peu plus d'un an, la jeune éducatrice sportive du Piraths Handball, l'un des plus gros clubs du coin, accompagne une fois par semaine les jeunes de l'IME dans la découverte du hand, du basket ou encore du badminton. Sensible au handicap, mais pas forcément armée pour accueillir ce public, Camille Weislinger a participé en 2024 au programme «Club inclusif». Lancé en 2022 par le Comité paralympique et sportif français (CPSF) et financé par les collectivités, il vise à «*sensibiliser et accompagner les clubs afin qu'ils puissent accueillir au mieux les personnes en situation de handicap*», nous expliquait au début du mois Marie-Amélie Le Fur, la présidente du CPSF. Et d'ajouter : «*On était parti du constat qu'il y avait des préjugés ou stéréotypes des clubs par rapport au handicap et une inquiétude de ne pas savoir faire.*»



Jonas et Sarah s'échauffent avant leur séance hebdomadaire de handball. (Pascal Bastien/Libération)

Pascale Andlauer, cheffe de service à l'IME de Roethig, confirme : «*Il y a un gros travail à faire pour dédramatiser et acculturer au handicap, et plus particulièrement au handicap mental. Il faut comprendre que même s'ils sont autistes ou trisomiques, cela reste des enfants qui ont envie de jouer comme les autres. L'adaptation peut prendre du temps, mais tous les clubs qui ont la volonté de le faire y arrivent. Le problème, c'est que beaucoup sont toujours réticents et à la fin, nos jeunes ne peuvent pas faire de sport.*» D'après une enquête menée en 2020, près des deux tiers des Français âgés de plus de 15 ans pratiquent une activité physique au moins une fois par semaine, contre seulement 32 % des personnes en situation de handicap.

Routine, repères visuels et consignes simplifiées

Pendant plusieurs mois, à côté de ses activités avec le Piraths Handball, Camille Weislenger a participé à des séances de sensibilisation aux différents types de handicap, a vu comment adapter le sport à chacun et a pu rencontrer des pratiquants. Elle a également appris à identifier les organismes à contacter pour mettre en place des projets. Depuis, un partenariat a été noué entre son club et certains IME. Le Piraths Handball propose aussi chaque samedi une séance ouverte aux jeunes déficients intellectuels et des fauteuils ont été achetés dans l'optique de lancer, un jour, un créneau de handball fauteuil.



«Au début, quand on a l'habitude d'entraîner un public plus classique, il faut un temps d'adaptation, retrace Camille Weislenger entre deux exercices. (Pascal Bastien/Libération)

«Au début, quand on a l'habitude d'entraîner un public plus classique, il faut un temps d'adaptation, retrace Camille Weislenger entre deux exercices. Lors des premières séances, je parlais vite, je donnais trop d'informations et à la fin, je me rendais compte que rien n'avait été compris. J'avais un peu peur aussi de ne pas savoir gérer, notamment en cas de crise. Aujourd'hui, je m'en tiens à des consignes très simples, j'essaye de créer un cadre et une routine auxquelles ils sont habitués, de donner des exemples très imagés et de multiplier les repères visuels.»

Aujourd'hui, je m'en tiens à des consignes très simples, j'essaye de créer un cadre et une routine auxquelles ils sont habitués, de donner des exemples très imagés et de multiplier les repères visuels.» Ce mardi matin, il y a des plots jaunes entre lesquels il faut slalomer, des ballons verts ou roses qu'il faut lancer contre des trampolines et des petites haies à sauter à pieds joints. Jonas, 13 ans, se prend au jeu : «*Quand on fait du handball avec les autres, on s'amuse. Chez ma maman, je fais du vélo et je cours, mais je suis tout seul dehors et ce n'est pas dans un gymnase.*» Mohammad, 13 ans également et grand fan de foot, a lui carrément rejoint les Piraths Handball à la rentrée, en plus des séances avec l'institut.

Pour Maya Fehringer, éducatrice sportive au sein de l'IME, ces séances de sport permettent à ces enfants qui ont parfois «*beaucoup d'énergie*» de la canaliser et de se détendre. Elles les aident aussi à «*mieux se sentir dans leur corps*», à améliorer certaines aptitudes motrices qui peuvent leur servir dans leur quotidien pour être plus autonomes, et à développer des relations sociales. Plusieurs fois dans l'année, les jeunes de l'IME sont invités à voir des matchs du Piraths Handball, dont l'équipe féminine évolue en première division, et passent lors des vacances scolaires une journée avec d'autres enfants du club. «*Ce sont des temps importants où ils se mélagent avec tout le monde et font des activités qu'ils n'auraient pas forcément pu faire avec leur famille. Ça se passe toujours bien : les autres enfants sont bienveillants et ne sont ni dans le jugement, ni dans la moquerie.*»

«La majorité des jeunes que l'on a ici ne font pas de sport»

Reste que de nombreux freins persistent pour amener les personnes en situation de handicap vers le sport. Si le «*regard de la société sur le handicap a évolué, notamment pendant les Jeux paralympiques*», note Pascale Andlauer, il reste encore «*beaucoup de chemin à faire*» : «*Les clubs sont encore réticents à accueillir des personnes handicapées, et quand ils le font, ils les mettent trop souvent à l'écart. C'est encore plus vrai pour la déficience intellectuelle : la majorité des jeunes que l'on a ici ne font pas de sport et l'accès à la pratique reste un vrai défi.*» D'après une étude commandée par le Comité paralympique, si l'extrême majorité des 2500 clubs formés par le programme Club inclusif sont satisfaits des savoirs théoriques transmis, 84 % expliquent avoir des difficultés à mettre en place des projets handisports. Les raisons sont multiples : manque de financements, de temps, difficulté à trouver des pratiquants ou encore du matériel.



Pascale Andlauer, cheffe de service à l'IME de Roethig, a ramé pendant des mois pour ouvrir une nouvelle séance de sport aux enfants qu'elle accueille. (Pascal Bastien/Libération)

20 % des clubs formés disent aussi avoir du mal à trouver des créneaux alors que les gymnases manquent et sont fréquemment surchargés. «*Beaucoup de dirigeants de clubs me disent qu'ils aimeraient ouvrir une section de volley assis, mais que ça impliquerait d'enlever des créneaux au volley debout puisqu'ils n'ont pas assez de salles*», nous expliquait début septembre le président du comité Ile-de-France de la Fédération française de volley. Le constat est le même à Strasbourg : Pascale Andlauer a ramé pendant des mois pour ouvrir une nouvelle séance de sport aux enfants qu'elle accueille. Elle avait trouvé un club avec un éducateur formé et disponible. Pendant longtemps, il n'a manqué que le gymnase, tous ceux de Strasbourg étant occupés. Avant que, finalement, une solution ne soit trouvée, fin novembre.